

première partie

LA SCIENCE
DES LETTRES



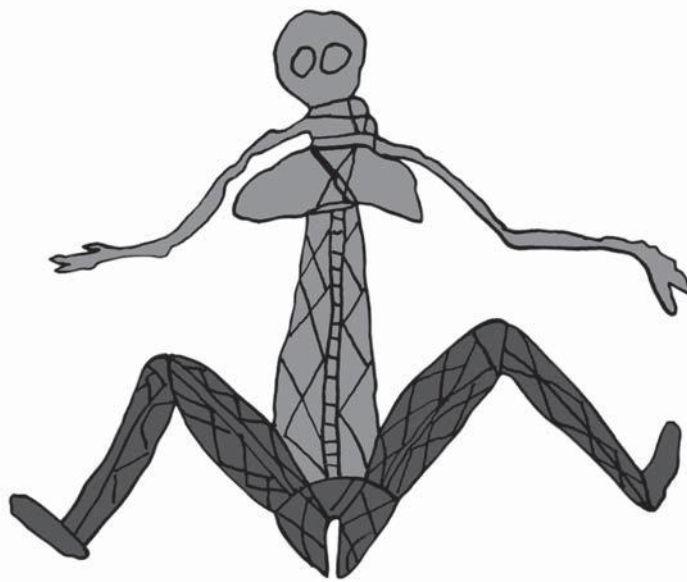
LE MONDE DES LETTRES

L'alchimie ordinaire que propose le jeu des lettres - dans leurs sonorités comme dans leurs formes - révèle la nature profonde des choses par-delà les frontières linguistiques.

L'exemple le plus immédiat demeure le M, qui matérialise la mère. On le trouve au début de *maman*, de *madre*, de *mother* ou de *mutter*, comme du *mā* des langues indo-européennes de l'Inde du Nord. Devenu suffixe, *-mā* exprime l'aspect maternel de telle ou telle femme ou déesse hindoue (Kālīmā, Durgāmā,...) ; car, si les lettres sont particulièrement représentatives en position initiale, elles conservent tout leur potentiel significatif à l'intérieur même des mots. Les Tamouls dravidiens de l'Inde du Sud, quant à eux, appellent leur mère *amma*, tandis que chez les Garos du Nord-Est de l'Inde, de culture sino-tibétaine, les femmes adoptent le nom de l'aîné de leurs enfants, en y accolant ce même suffixe *-ma*, la mère de Gurung étant par exemple connue comme Gurungma¹, tandis que son père se nomme Gurungpa.

Rencontre de trois familles linguistiques bien distinctes, mais géographiquement voisines, autour d'une même notion. On peut bien sûr arguer qu'il y a eu emprunt ; le choix n'en a pas moins été fait d'entériner cette lettre pour désigner la mère. Mais les Grecs ou les Gaulois mettaient aussi un M au milieu du nom de leurs mères divinisées Déméter ou Rosmerta. Et, en s'écartant de l'aire indo-européenne, on retrouve, entre bien d'autres exemples, *mama* chez les Bantous, *mǔ* en Chine, Mout en Egypte, Mami à Sumer, Pachamama chez les Incas et Miryam (qui pour nous est devenue Marie) dans la tradition hébraïque... Ce ne sont là que quelques-unes des coïncidences que je me propose de débusquer.

¹ En malais également, la mère de Mat est communément désignée sous le nom de Emakmat.



C'est la Vieille-Femme, ou Toute-Mère, qui est réputée avoir engendré les tout premiers habitants de l'Australie.

une histoire de consonnes

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laisser parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

*Les voyelles sont l'âme, et les consonnes le corps des
mots.*

Priscien L,I

*La passion s'exprime par les voyelles, la raison par
les consonnes.*

abbé Moussaoud (ALR)

*Ce sont les consonnes qui sont impulsives, propulsives,
dynamiques.*

Paul Claudel (CLO 1420)

*Le mot présente, dans ses voyelles et ses diphtongues,
comme une chair ; et, dans ses consonnes, comme une
ossature délicate à disséquer.*

Stéphane Mallarmé, *Les Mots anglais*

*Aux consonnes qui dessinent la structure masculine
du vocable se marient les voyelles changeantes,
les colorations fines et nuancées des féminines
voyelles.*

Gabriel Bounoure (POR 44)

Dans les langues sémitiques, les consonnes constituent les racines ; elles transmettent la notion de base, le sens que viennent préciser les voyelles. C'est ainsi que de la racine KTB, en arabe, dérivent entre autres les mots *kitâb*, «livre», *kutub*, «livres», *kâtîb*, «écrivain», *kutubî*, «librairie», *kitâba*, «écriture»..., ou que MNH donne *menaha*, «accorder» (une grâce), *manih*, «bienfaiteur», *minha*, «bourse» (scolaire), *amnahou*, «je donnerai», *yemnahou*, «il donnera»... N'est-ce pas d'ailleurs un peu de la même façon qu'en français on conjugue les verbes, en jouant sur les voyelles (ou sur des consonnes qui restent muettes ou se contentent d'infléchir la valeur des voyelles) ? C'est ainsi que «mener» se décline en : mène, mènes, mènent, menons, menez, menai, menant, emmener, amener...

Il est d'usage de distinguer les consonnes et les voyelles, ces dernières consistant en une vibration périodique régulière, pouvant être prolongée à volonté, tandis que les premières apparaissent comme des bruits localisés, trahissant la présence d'un obstacle, et émis d'un seul mouvement de la bouche. Mieux que les voyelles, elles mettent en jeu une activité physique, musculaire délibérée. Celle-ci trouve sa source dans l'apprentissage ludique de l'enfant et renvoie à un ensemble de zones corporelles distinctes chargées de connotations affectives. Le jeu des consonances pourrait ainsi déboucher sur une approche psychanalytique, tant de l'individu que des différentes langues du monde, qui prendrait en compte le choix ou l'abandon, la « jouissance » éprouvée à la mise en œuvre de certains sons ou le refoulement dont d'autres peuvent faire l'objet. N'est-ce par ainsi que la douce langue tahitienne ignore le son K, que d'autres font volontiers claquer ?

Ce sont les consonnes qui définissent les consonances : les sons porteurs de sens, ce qui sonne et induit dans son sillage résonance et raisonnement. Et c'est effectivement de consonnes qu'il va être avant tout question ici. Le choix des voyelles reste plus aléatoire et conjoncturel ; leur rôle semble souvent se réduire à décliner, à conjuguer, à préciser le genre ou le nombre¹, à infléchir, à nuancer les racines consonantiques qui, elles, constituent la véritable ossature du langage. Les consonnes construisent en quelque sorte le thème, tandis que les variations et les ornements sont brodés par les voyelles. Celles-ci donnent vie au discours, mais elles ne sont apparemment là que pour faire joli ou pour souligner l'accent local et nous renseigner en quelque sorte sur le temps qu'il fait ; elles restent soumises à « des raisons phonologiques », et l'on peut dire qu'en français la voyelle par excellence est le bien nommé «e» muet qui ne vaut pas même un iota. Il ne reste qu'à relever la fausse piste sur laquelle nous entraîne Rimbaud avec son évocation des voyelles : en poète qu'il est, il joue avec la rime mais s'en tient à la musicalité, à l'apparence, aux fioritures ; il ne rend compte que des couleurs et néglige le contenu.

Non que les voyelles soient secondaires, mais elles restent impalpables, et elles peuvent tout aussi bien, à ce titre, renvoyer à une réalité supérieure, inaccessible. Comme il est dit dans le *Bahir* (DDS 564) : « *Les voyelles de la Thora sans les consonnes sont comparables à l'âme de la vie dans le corps de l'homme.* »² Ce sont par contre les consonnes qui constituent le corps du langage et qui permettent d'explorer le monde concret ; ce sont elles qui ont un pouvoir d'incarnation, de matérialisation.

¹ Les «s» ou «x» du pluriel français, les «nt», «ns», «z», «t» des conjugaisons, inaudibles ou simplement nasalisés, peuvent-ils être considérés comme des consonnes ? Quant au jeu des voyelles, il est patent en arabe où le pluriel de *madrasa*, «école», est *mdares* ou celui de *aqrab*, «parent», *aqarib*.

² Pour Court de Gibelin, les voyelles rendent compte des sensations, tandis que les consonnes transmettent les idées.

Les premières écritures alphabétiques avaient d'ailleurs jugé superflu de noter les voyelles. Le phénicien, d'où dérivent pour ainsi dire tous les alphabets encore en usage, ne fait appel qu'à 22 signes, rien que des consonnes ; il ne transcrit pas le texte oral, mais transmet les significations. Cette tradition, héritée de l'égyptien, s'est perpétuée dans les langues sémitiques : l'hébreu rechigne à altérer la pureté des racines en y introduisant des voyelles, et consigner celles-ci en arabe frise l'impolitesse¹ ; cela reviendrait à mettre en doute la perspicacité du lecteur, et ce n'est qu'afin d'éviter d'éventuelles et regrettables erreurs que le *Coran* les note. Quant aux langues indiennes, elles subordonnent, dans chaque syllabe, les voyelles aux consonnes.

Les exemples ne manquent pas de racines dont les consonnes ont la vie sensiblement plus dure que les voyelles : les «fleurs» constituent la «flore», «cacao» devient *cocoa* en anglais, «jeûner» est *ayunar* en espagnol, le *pa-jama* hindi, la «chemise des jambes», nous a légué, à travers l'anglais, notre «pyjama», le «sel» est *sal* en espagnol et le «riz» *arroz*, et l'antique cité d'Uruk est devenue Warka... De la même façon, le saint Céneré de Saulges, dans la Mayenne, se dédouble en un frère, saint Céneri, qui se retire sur les bords de la Sarthe ; on trouve à Chypre une Mélisande (ou Mélissende) de Lusignan dans la droite lignée de la fée Mélusine, et c'est à celle-ci que Maeterlinck redonne vie dans son *Pelléas et Mélisande*...

Cette constatation suggère certaines correspondances, voire assimilations entre des mots ou noms construits à partir des mêmes consonnes. On a pu aller jusqu'à professer que « deux mots constitués des mêmes consonnes avec des voyelles différentes seront deux variantes du même mot, deux langues qui ne diffèrent que par leurs voyelles ne sont que deux dialectes d'une même langue » (MIM 91). L'orage et l'ouragan ont ainsi des racines bien distinctes (respectivement latine et antillaise), de même que les historiens et les histrions (et pourquoi pas les hystériques ?), qui tissent, chacun à leur façon, des histoires ; il est bien tentant de rapprocher des noms comme ceux de Platon et de Plotin, de Manet et de Monet, ou pourquoi pas ? ceux de Juppé et de Jospin ; mais les rapports peuvent s'avérer plus profonds. L'équivalence (et commune origine) entre le dieu grec Ouranos et le dieu védique Varuna a été établie de longue date. Il est tout aussi instructif, à la suite d'Henri Dontenville (MYF 101), de rapprocher les consonnes des noms d'Appolon et du dieu gaulois Bélénos (Belen) ou, comme Jean Markale, de postuler l'identité de la Lilith hébraïque avec la déesse grecque Ilythia ou Eiletheia et avec une déesse orientale de la nuit Alilat (MOA 153).

¹ Il convient toutefois de nuancer cette affirmation : l'arabe note malgré tout les «voyelles-consonnes» A, I et U, qui ont alors un rôle de voyelles longues ou de semi-voyelles.

Croyez-vous donc que nos textes juifs sont écrits exclusivement avec des consonnes par pur caprice ? Chacun doit trouver par ses propres moyens les voyelles cachées qui révéleront le sens déterminé pour lui seul de toute éternité ; il ne faut pas que la parole vivante se fige en un dogme mort.

Gustav Meyrinck, *Le Golem*

Le mot arabe *almono*, « don », avec et sans les voyelles.

Kā, ki, kī, ke, ku, kū et *kri* sont, en bengali, des variations autour du tracé de la consonne (et syllabe courte) *ka*.

Bien sûr, la concordance du nom de certains saints avec celui des dieux antiques - tels Dionysos/Denys, Jupiter/Jovin, Janus/Janvier, Déméter/Démétrie ou Démétrius, Bacchus/Bach, Vénus/Vénère ou Vénice, Mars/Martin... - s'explique par l'usage de ces noms avant la christianisation : pour peu qu'ils ne soient pas simplement le fruit de la refonte d'anciens cultes, ces premiers saints, avant d'être convertis, étaient nécessairement païens et c'est ainsi que leurs noms, tout naturellement sanctifiés par leurs actes, ont pu parvenir jusqu'à nous (sans parler d'un prénom comme «Diane» qui a continué à être usité sans trouver sa sainte avant le XIII^e siècle...). Lucius, entre autres (OCS), a étudié comment le relais s'est fait entre les vieilles divinités et les saints, et dès 1566, Henri Estienne notait : « Si on considère bien l'adoration des dieux et déesses par les payens et l'adoration des saints et saintes par ceux de la religion romaine, on les trouvera fort semblables... » (APS I 111) Ce qui ne retire rien à la valeur exemplaire que la tradition leur a conférée.

Les rébus linguistiques ne retiennent que le son d'un mot, en ignorant le sens, pour composer d'autres mots (tout comme on pourrait écrire en français le mot «rébus» en juxtaposant les dessins d'une «raie» et d'un «bus»). Cette démarche se retrouve un peu partout :

- les Aztèques et les Mayas rendaient ainsi les noms de localités ou de personnes : Tollantzinco s'écrit en associant une touffe de roseaux (*tol-lan*) et la partie postérieure d'un corps humain (*tzin-th*).

- les Sumériens écrivaient le mot «vie» en dessinant une flèche¹ qui se prononçait de la même façon : *ti*.

- en égyptien, les hiéroglyphes sont accompagnés de consonnes - elles-mêmes d'origine hiéroglyphique - qui décomposent phonétiquement le mot : ainsi le poisson, *rm*, s'écrit-il en juxtaposant à l'image du poisson celles de la bouche -*r*- et de la chouette -*m*.

- les Japonais en ont usé de même lorsqu'ils ont emprunté les idéogrammes monosyllabiques chinois pour recomposer la prononciation de leurs mots polysyllabiques.

- les idéogrammes chinois opèrent inversement, puisqu'ils tiennent compte du sens et non du son. Ainsi *hao*, «aimer, bon», combine en un même signe les idéogrammes *niu*, «femme» et *tseu*, «fils» :

女 + 子 = 好

Certains idéogrammes comprennent cependant aussi une partie phonétique qui, à partir d'un mot totalement différent mais ayant même prononciation, indique celle du nouveau mot. Ainsi les idéogrammes de «pur», «forêt», «sentiment», «œil» ou «inviter», qui tous se disent *qing*, incluent le mot *qing* qui signifie «vert, bleu».

Les Sumériens écrivaient aussi «manger» en dessinant une bouche et du pain.

¹On retrouve en wolof l'identification sumérienne entre la vie et la flèche : cette dernière se dit *fitt*, tandis que *phit* désigne l'âme, le courage.

Et l'étude de la racine DNS pourrait se montrer riche d'enseignements dans les relations entre Adonis, Dionysos et saint Denys. On peut ainsi imaginer une sorte d'algèbre littérale avec jeux de renvois et équivalences, dont la combinatoire évoque les rébus linguistiques fondateurs des écritures alphabétiques ; une algèbre qui n'a en fait que peu à voir avec les spéculations de la Kabbale, mais qui se rapproche quand même des considérations de Fabre d'Olivet dans sa *Langue hébraïque restituée*.

L'interversion, ou plus précisément la métathèse qui rejoint nos lapsus les plus familiers, suggère que les consonnes ont leur propre valeur et que leur place dans le mot n'a qu'une importance relative : tandis que Georges Bertin assimile le roi Arthur au saint ermite Ortaire (et c'est logique puisque tous deux sont RTR), A.-E. Poëssel (LAN) remarque qu'au moment d'aller combattre le dragon dans des situations analogues, le premier se recommande à saint Hilaire, tandis que c'est à saint Héryl que le second se confie : HLR devient HRL.

Les exemples peuvent être multipliés : «carnaval» viendrait du latin *carnem lev(are)*, «enlever la viande»¹ ; amarrer peut vouloir dire arrimer, dévier c'est partir à la dérive, être intrépide consiste souvent à se montrer imprudent, de même que l'insouciant peut se montrer inconscient ; un gérant et un régent ont tous deux pour fonction de gérer et de régir ; la *morphê* grecque devient la *forma* latine ; *numisma* et *nummus* se traduisent tous deux par «monnaie» ; Bénarès se nomme Varanasi en hindi ; entrant en résonance avec saint René, saint Céneré est vénéré à Angers comme saint Sérené ; Isabelle et Elisabeth ne constituent initialement qu'un seul et même prénom ; saint Blaise d'Amorium s'appelait en fait Basile ; la gésine reproduit la Genèse au plan individuel ; on peut s'amuser à faire permuter dans la même imprégnation humide les consonnes de mots comme «vaisselle», «lessive», «lavasse», «se lave» et même «salive» ; Python et Typhon sont deux manifestations chtoniennes et serpentes de la Grèce antique ; et il n'est pas interdit d'établir une filiation de la déesse Rhéa à sa belle-fille Héra, puis à Rhea Silvia qui, à Rome, s'unit à Mars, le fils d'Héra, pour donner naissance à Remus (lequel recycle à son tour les M, R et S du nom de son père²), tandis que les deux premières épouses de Zeus se nommaient Métis et Thémis, et que Thétis était petite-fille de Téthys...

¹ Une autre interprétation en appelle plus simplement à l'italien *carne vale*, «adieu à la viande».

² Si l'on en croit J.-J. Hatt (MDG 155), le rapport entre les noms de Mars et de Remus trouve un prolongement dans le nom du peuple gaulois des Rèmes, notamment avec la porte de Mars à Reims qui établissait la filiation divine de ce peuple. Est-ce par hasard que l'on retrouve par exemple une statue de saint Mamers dans l'église Saint-Rémi de Montgaudry (61), tout près de la ville de Mamers qui doit son nom au dieu Mars ?

Kipling, dans *Histoires comme ça* (HCC 82sq), raconte l'invention ludique de l'alphabet en des temps lointains. Taffy imagine avec son père Tegumai comment représenter au mieux les différents sons, en faisant appel bien sûr à leur environnement. La bouche de la carpe forme le A et sa queue le Y, la scie en dents de requin donne le R, le harpon le I, le harpon brisé le L, et ainsi de suite.

Cette histoire édifiante est évidemment fantaisiste. Il est illusoire de décrire la naissance de l'écriture. On ne peut que conjecturer. Il est en tout cas peu probable que l'alphabet ait précédé les hiéroglyphes comme le prétend Kipling en fin de récit, et il semble indéniable que les premiers efforts pour inscrire les objets sur la pierre, le bois ou le sable aient cherché à représenter ces mêmes objets, de même que les premiers sons émis pour communiquer ont probablement cherché à imiter les bruits de la nature.

Mais les images ont sans doute d'abord été indépendantes des sons, et il est bien difficile de dire lequel a précédé l'autre, de l'onomatopée ou de l'idéogramme : la représentation d'un bison pouvait très bien se passer d'une expression orale pour décider d'une destination de chasse, laisser un message sur la piste du gibier ou se ménager les faveurs du Ciel. Il est d'usage d'admettre que le langage parlé a précédé l'écrit, ce qui doit être le cas en ce qui concerne une écriture structurée, élaborant des phrases, encore qu'on ait pu, comme chez les Esquimaux, raconter des histoires complexes en déroulant ce que James Février (HDE) appelle des « récits en images », sortes de bandes dessinées avant la lettre.

Jacques Van Ginneken peut toutefois soutenir la thèse selon laquelle l'écriture (ou, à tout le moins, la communication au moyen de signes picturaux) aurait précédé le langage parlé : s'appuyant sur le fait que les idéogrammes chinois semblent souvent reproduire des gestes plutôt que des objets, il avance que ce type d'écriture aurait dans un premier temps reproduit un langage par gestes, lequel aurait constitué le mode initial de communication entre les hommes. C'est ainsi que « deux Indiens Nord-Américains, dont les tribus parlaient des dialectes différents, étaient souvent capables de converser pendant de longues heures sur des sujets variés avec le seul secours de leurs doigts » (HDE 11). Et cette langue par geste aurait précédé les clics¹, les langues sifflées et à plus forte raison le langage parlé.

On pourrait voir une confirmation de l'approche de Van Ginneken avec les expériences qui ont été menées, notamment à l'Univer-

¹ Les clics sont des bruits de bouche subsistant dans certaines langues sud-africaines ou caucasiennes et « correspondent aux bruits que fait le nourrisson en tétant » (HDE 13). Ces clics (que l'on retrouve chez nous pour marquer l'énervement, stimuler un animal ou simuler un baiser) auraient été les éléments constitutifs de la langue primitive, avant d'engendrer les consonnes prononcées et sans y apporter les nuances générées plus tard par le recours aux voyelles. Inversement, Court de Gibelin et Nodier considèrent que les voyelles ont existé avant les consonnes, le langage initial n'étant composé que d'interjections comparables aux cris des animaux.

les signes



LA FORME DES LETTRES

Avez-vous remarqué combien l'Y est une lettre pittoresque qui a des significations sans nombre ? L'arbre est un Y ; l'embranchement de deux routes est un Y ; le confluent de deux rivières est un Y ; une tête d'âne ou de bœuf est un Y ; un verre sur son pied est un Y ; un lys sur sa tige est un Y ; un suppliant qui lève les bras au ciel est un Y.

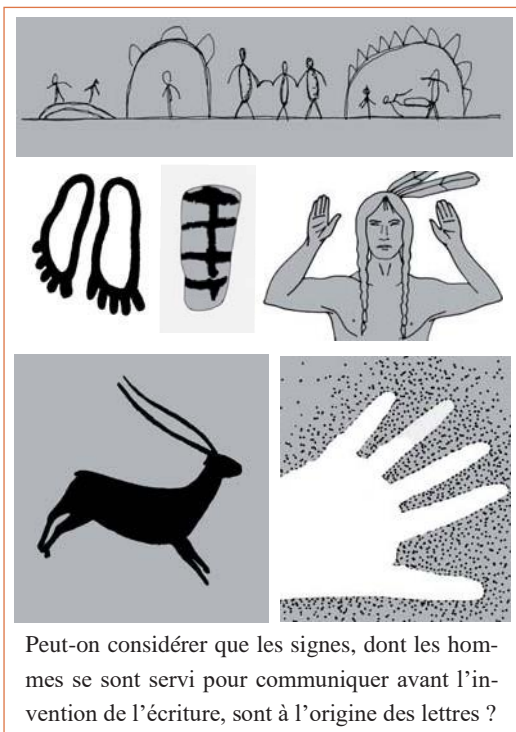
(...) Toutes les lettres ont d'abord été des signes et tous les signes ont d'abord été des images.

La société humaine, le monde, l'homme tout entier est dans l'alphabet. La maçonnerie, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences ont là leur point de départ, imperceptible, mais réel ; et cela doit être. L'alphabet est une source.

A, c'est le toit, le pignon avec sa traverse, l'arche, arx ; ou c'est l'accolade de deux amis qui s'embrassent et qui se serrent la main ; D, c'est le dos ; B, c'est le D sur le D, le dos sur le dos, la bosse ; C, c'est le croissant, c'est la lune ; E, c'est le soubassement, le pied-droit, la console et l'architrave, toute l'architecture à plafond dans une seule lettre ; F, c'est la potence, la fourche, furca ; G, c'est le cor ; H, c'est la façade de l'édifice avec ses deux tours ; I, c'est la machine de guerre lançant le projectile ; J, c'est le soc et c'est la corne d'abondance ; K, c'est l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, une des clefs de la géométrie ; L, c'est la jambe et le pied ; M, c'est la montagne, ou c'est le camp, les tentes accouplées ; N, c'est la porte fermée avec sa barre diagonale ; O, c'est le soleil ; P, c'est le portefaix debout avec sa charge sur le dos. Q, c'est la croupe avec sa queue ; R, c'est le repos, le portefaix appuyé sur son bâton ; S, c'est le serpent ; T, c'est le marteau ; U, c'est l'urne ; V, c'est le vase (de là vient qu'on les confond souvent) ; je viens de dire ce que c'est qu'Y ; X, ce sont les épées croisées, c'est le combat ; qui sera vainqueur ? on l'ignore ; aussi les hermétiques ont-ils pris X pour le signe du destin, les algébristes pour le signe de l'inconnu ; Z, c'est l'éclair, c'est Dieu.

Victor Hugo,

Carnets de voyage (« Alpes et Pyrénées »)



Peut-on considérer que les signes, dont les hommes se sont servi pour communiquer avant l'invention de l'écriture, sont à l'origine des lettres ?

Les rois des Scythes (...) envoyèrent (à Darius) un héraut qui lui apporta comme présents un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Les Perses demandèrent au porteur la signification de ces offrandes ; mais il déclara qu'on ne l'avait chargé de rien d'autre que de les remettre et de s'en aller au plus vite ; et il invita les Perses à comprendre par eux-mêmes, s'ils étaient avisés, ce que voulaient dire les présents. Ce qu'ayant entendu, les Perses tinrent conseil. L'opinion de Darius était que les Scythes lui faisaient don d'eux-mêmes, de la terre et de l'eau ; il fonda sa conjecture sur ceci, que le rat vit dans la terre, se nourrissant des mêmes fruits que l'homme, la grenouille dans l'eau, que l'oiseau ressemble fort au cheval, et que la remise des flèches représentait la livraison par les Scythes de leurs armes. Tel fut l'avis de Darius ; mais à cette opinion s'opposa celle de Gobryas (...) ; d'après sa conjecture, les présents voulaient dire : « Si vous ne devenez des oiseaux et ne vous envolés dans le ciel, ô Perses, ou si vous ne devenez des rats et ne vous enfoncez dans la terre, ou si vous ne devenez des grenouilles et ne sautez dans les marais, vous ne retournerez pas dans votre pays et vous périrez par ces flèches. »

Hérodote, *Histoires* (HISIV 131,132)

sité de Georgie, aux USA, avec des chimpanzés bonobos. Ceux-ci sont dénués des organes phonateurs permettant d'articuler des sons différenciés (comme l'étaient sans doute notre aïeule Lucy et certainement le vieux Toumaï) ; mais ils sont capables non seulement de comprendre le langage parlé (même au téléphone, en l'absence du locuteur), mais aussi d'utiliser en les combinant des symboles visuels conventionnels pour dialoguer et d'enseigner les rudiments de ce langage à leurs congénères, transmettant ainsi un véritable mode de communication par l'image.

Et l'aspect non figuratif des signes utilisés dans ces expériences suggère que, selon la formulation de Flinders Petrie, « *ce sont en effet des signes et non des peintures qui constituent le système primitif* ». Les signes abstraits que l'on retrouve sur les parois préhistoriques auraient-ils réellement précédé les représentations d'animaux ? Ils leur sont à tout le moins contemporains, et il n'est pas dit qu'il n'y ait pas également eu une certaine convention, une conceptualisation dans les reproductions dites « réalistes ». Comme le note James Février (HDE 18), « *tout dessin est une interprétation et par là-même prête au symbolisme ; inversement l'écriture tend à retourner au dessin* ».

Entre langage et écriture, tous les peuples du monde ont ainsi imaginé de subtils rébus leur permettant de communiquer en dehors de la présence directe de l'interlocuteur. C'est le cas des cordelettes à nœuds, des bâtons à encoches, des signes géométriques, des feux, des signaux de fumée, des rythmes du tam-tam, des objets les plus divers à connotations symboliques et de tous ces signes qui, semés sur la route des trappeurs, demandent à être déchiffrés en fonction de certains codes préétablis et qui sont tout aussi conventionnels que les lettres de notre alphabet. Faute d'une lecture correcte, on s'expose à des interprétations abusives, comme faillit le faire Darius dans un célèbre épisode rapporté par Hérodote.

Tout cela pour dire que nos lettres, qui sont les lointaines héritières de ces antiques modes visuels de communication, sont, à travers les pictogrammes, idéogrammes et autres hiéroglyphes, riches d'une longue histoire. Tandis que ces signes ont de tout temps rempli une fonction qui transcendait leur simple valeur figurative, le tracé des lettres risque donc d'avoir préservé la mémoire de leurs origines.

Bien sûr, de même que chaque langue se caractérise par une prédilection pour certains sons qui lui confèrent sa couleur tonale, chaque alphabet possède son identité, sa propre personnalité, ce qui fait, par exemple, qu'un M hébreu, thaï-lao ou géorgien ressemble beaucoup plus à un S de la même langue qu'à un M de toute autre langue. Il n'en reste pas moins qu'on peut déceler, en travers de ces systèmes graphiques, certains types de tracés qui

identifient chacune des lettres, chacun des sons, et qui semblent avoir quelque chose à nous dire.

Les lettres hébraïques - tout comme les caractères chinois - nous parlent avec leurs inflexions, leurs pleins et leurs déliés, et les traits de plume ou de pinceau qui les tracent obéissent à un ordre défini et à des directions précises colportant des histoires ancestrales. Le geste du scripteur est lui-même porteur de sens. C'est d'ailleurs en fréquentant les idéogrammes chinois que Claudel en est venu à mettre en évidence un certain nombre d'« idéogrammes occidentaux », s'attachant à expliciter la valeur représentative des différentes lettres d'un mot. Il peut ainsi traquer l'émergence et l'involution de la «vie» dans les trois lettres qui composent ce mot : « *V est la rencontre des deux électrodes, i l'étincelle qui jaillit, e ce qui puise l'être en soi-même.* » (CLO85) Plus près de nous, Joël Guenoun (MDV) ausculte avec une évidente jubilation la graphie des mots de notre vocabulaire.

Il est certain que, plus qu'à une simple suite de lettres, nos mots écrits peuvent être assimilés à autant d'idéogrammes conventionnels, perçus dans leur globalité (ce qui explique qu'on les lit couramment sans seulement détecter les fautes d'orthographe ou de frappe qui ont pu s'y glisser). Il suffit de vérifier combien, dans l'apprentissage d'une langue étrangère, surtout lorsqu'elle est dotée d'un autre alphabet, le déchiffrement lettre à lettre reste laborieux tant que le mot (dans ses formes différentes) n'est pas reconnu dans sa totalité. Lors d'une lecture courante, par contre, on identifie des mots, des paquets de signes et non une succession de lettres, et c'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de logos destinés à être appréhendés en bloc. *Sleon une édtue de l'Uvinertis de Cmabrigde, l'odrre des ltteers dnas un mto n'a pasd'ipmrotncae, la suele coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la drenière soeint à la bnnoe pclae.* Cette constatation explique que l'on a pu prôner l'apprentissage global de la lecture, même si la démarche de l'élève qui fait ses premiers pas dans le monde des lettres est foncièrement différente de celle du lecteur qui maîtrise la langue.

À ce titre, il n'est pas aussi aberrant que cela peut de prime abord sembler¹, de vouloir promouvoir au rang d'écriture universelle, l'idéographie chinoise, lisible quelle que soit la langue parlée (le même signe se lirait alors «livre», «book», «libro», «kitab» ou «shú» selon le lecteur)...

¹ De la même façon, Jean Effel, inspiré par Leibniz, proposait une écriture idéographique internationale, en se fondant sur l'existence de codes connus et universellement utilisés dans la vie courante, comme la signalétique urbaine et le code de la route, les signes mathématiques et les conventions de la bande dessinée (APE).

Nulle démonstration ne convaincra un poète qu'il n'y a pas de rapport entre le son et le sens d'un mot, sinon il n'aurait plus qu'à renoncer à son métier. Et de même est-il absurde de croire que l'alphabet est l'abrégé et le vestige de tous les actes, de tous les gestes, de toutes les attitudes et par conséquent de tous les sentiments de l'humanité au sein de la création qui l'entoure ? Faut-il croire qu'entre le geste phonétique et le geste écrit, entre l'expression et l'exprimé, à travers toute la généalogie linguistique le rapport soit purement fortuit et arbitraire ? - ou au contraire que tous les mots sont constitués d'une collaboration inconsciente de l'œil et de la voix avec l'objet, et que la main dessine en même temps que la bouche intérieure rappelle ? Il y a des signes en ce sens.

Paul Claudel (CLO 90)

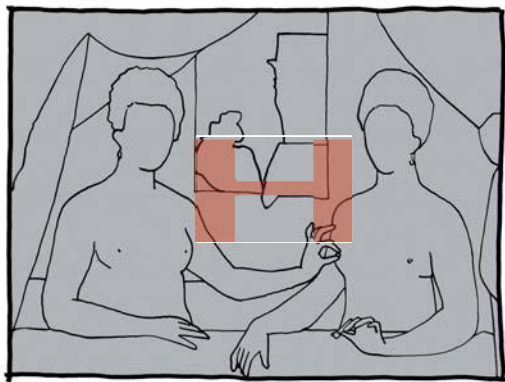
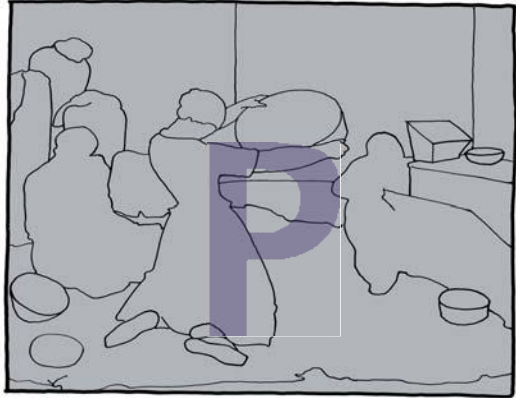
Locomotive

L est la fumée, o les roues et la chaudière, m les pistons, t le témoin de la vitesse, comme dans auto à la manière d'un poteau télégraphique, ou encore la bielle, v est le levier, i le sifflet, e la boucle d'accrochage, et le souligné est le rail !

Paul Claudel (CLO 83)

français	M,m	N,n	K,k	Q,q	G,g	T,t	TH	D,d	P,p	B,b
cunéiformes ougarit	𐎠 𐎡	𐎢 𐎣	𐎤 𐎥	𐎦 𐎧	𐎨 𐎩	𐎪 𐎫	𐎬 𐎭	𐎮 𐎯	𐎰 𐎱	𐎲 𐎳
hiéroglyphes égyptiens	𐀀 𐀁	𐀂 𐀃	𐀄 𐀅	𐀆 𐀇	𐀈 𐀉	𐀊 𐀋	𐀌 𐀍	𐀎 𐀏	𐀐 𐀑	𐀒 𐀓
hiératique	Ⲁ ⲁ	Ⲃ ⲃ	Ⲅ ⲅ	Ⲇ ⲇ	Ⲉ ⲉ	Ⲋ ⲋ	Ⲍ ⲍ	Ⲏ ⲏ	Ⲑ ⲑ	Ⲓ ⲓ
démotique	ϣ ϣ	ϥ ϥ	ϧ ϧ	ϩ ϩ	ϫ ϫ	ϭ ϭ	ϯ ϯ	ϱ ϱ	Ϸ Ϸ	ϸ ϸ
proto-sinaitique	𐤀 𐤁	𐤂 𐤃	𐤄 𐤅	𐤆 𐤇	𐤈 𐤉	𐤊 𐤋	𐤌 𐤍	𐤎 𐤏	𐤐 𐤑	𐤒 𐤓
phénicien	𐤀 𐤁	𐤂 𐤃	𐤄 𐤅	𐤆 𐤇	𐤈 𐤉	𐤊 𐤋	𐤌 𐤍	𐤎 𐤏	𐤐 𐤑	𐤒 𐤓
paléo-hébraïque	𐤀 𐤁	𐤂 𐤃	𐤄 𐤅	𐤆 𐤇	𐤈 𐤉	𐤊 𐤋	𐤌 𐤍	𐤎 𐤏	𐤐 𐤑	𐤒 𐤓
araméen palmyrénien	Ⲁ ⲁ Ⲃ ⲃ	Ⲅ ⲅ Ⲇ ⲇ	Ⲉ ⲉ Ⲋ ⲋ	Ⲍ ⲍ Ⲏ ⲏ	Ⲑ ⲑ Ⲓ ⲓ	Ⲕ ⲕ Ⲗ ⲗ	Ⲙ ⲙ Ⲛ ⲛ	Ⲝ ⲝ Ⲟ ⲟ	Ⲡ ⲡ Ⲣ ⲣ	Ⲥ ⲥ Ⲧ ⲧ
sud-arabique	𐩀 𐩁	𐩂 𐩃	𐩄 𐩅	𐩆 𐩇	𐩈 𐩉	𐩊 𐩋	𐩌 𐩍	𐩎 𐩏	𐩐 𐩑	𐩒 𐩓
nabatéen	𐩀 𐩁	𐩂 𐩃	𐩄 𐩅	𐩆 𐩇	𐩈 𐩉	𐩊 𐩋	𐩌 𐩍	𐩎 𐩏	𐩐 𐩑	𐩒 𐩓
coufique	ⴰ ⴱ	ⴲ ⴳ	ⴴ ⴵ	ⴶ ⴷ	ⴸ ⴹ	ⴺ ⴻ	ⴼ ⴽ	ⴾ ⴿ	ⵀ ⵁ	ⵂ ⵃ
hébreu carré	א ב	ג ד	ה ו	ז ח	ט י	כ ל	מ נ	ס ע	פ צ	ק ר
grec archaïque	Ϻ ϻ	ϼ Ͻ	Ͼ Ͽ	Ͽ Ͽ	Ͽ Ͽ	Ͽ Ͽ	Ͽ Ͽ	Ͽ Ͽ	Ͽ Ͽ	Ͽ Ͽ
grec	Μ μ	Ν ν	Κ κ	Ϟ ϟ	Γ γ	Τ τ	Θ θ	Δ δ	Π π	Β β
cyrillique	М м	Н н	К к	Ɑ Ɱ	Г г	Т т	Д д	П п	Б б	
étrusque	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
latin archaïque	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
géorgien	ⴁ ⴂ	ⴃ ⴄ	ⴅ ⴆ	ⴇ ⴈ	ⴉ ⴊ	ⴋ ⴌ	ⴍ ⴎ	ⴏ ⴐ	ⴑ ⴒ	ⴓ ⴔ
arménien	Ա Բ	Գ Դ	Ե Զ	Ը Թ	Ձ ղ	Ճ Մ	Ք Ֆ	Շ Չ	Պ Պ	Ւ Ւ
ouïgour-mongol	𐰀 𐰁	𐰂 𐰃	𐰄 𐰅	𐰆 𐰇	𐰈 𐰉	𐰊 𐰋	𐰌 𐰍	𐰎 𐰏	𐰐 𐰑	𐰒 𐰓
runes	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
ibérique	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
cyprote (+a)	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
cyprote (+o)	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
cyprote (+i)	𐌆 𐌇	𐌈 𐌉	𐌊 𐌋	𐌌 𐌍	𐌎 𐌏	𐌐 𐌑	𐌒 𐌓	𐌔 𐌕	𐌖 𐌗	𐌘 𐌙
éthiopien/ghez	ወ ዘ	ነ ነ	ከ ከ	ቀ ቀ	ገ ገ	ተ ተ	ሀ ሀ	ሀ ሀ	ሀ ሀ	ሀ ሀ
copte	Ⲁ ⲁ	Ⲃ ⲃ	Ⲅ ⲅ	Ⲇ ⲇ	Ⲉ ⲉ	Ⲋ ⲋ	Ⲍ ⲍ	Ⲏ ⲏ	Ⲑ ⲑ	Ⲓ ⲓ
syriaque/estranghelo	ܐ ܒ	ܓ ܕ	ܗ ܘ	ܙ ܠ	ܡ ܢ	ܥ ܦ	ܩ ܪ	ܫ ܬ	ܫ ܬ	ܫ ܬ
tifinagh (touareg)	ⵜ ⵜ	ⵉ ⵉ	ⵏ ⵏ	ⵙ ⵙ	ⵔ ⵔ	ⵖ ⵖ	ⵏ ⵏ	ⵓ ⵓ	ⵔ ⵔ	ⵖ ⵖ
zend - pehvi	𐬀 𐬁	𐬂 𐬃	𐬄 𐬅	𐬆 𐬇	𐬈 𐬉	𐬊 𐬋	𐬌 𐬍	𐬎 𐬏	𐬐 𐬑	𐬒 𐬓
arabe	م م	ن ن	ك ك	ق ق	غ غ	ت ت	ث ث	د د	پ پ	ب ب
indo-bactrien (kharosthi)	𑀀 𑀁	𑀂 𑀃	𑀄 𑀅	𑀆 𑀇	𑀈 𑀉	𑀊 𑀋	𑀌 𑀍	𑀎 𑀏	𑀐 𑀑	𑀒 𑀓
brahmī	𑀀 𑀁	𑀂 𑀃	𑀄 𑀅	𑀆 𑀇	𑀈 𑀉	𑀊 𑀋	𑀌 𑀍	𑀎 𑀏	𑀐 𑀑	𑀒 𑀓
gupta	𑀀 𑀁	𑀂 𑀃	𑀄 𑀅	𑀆 𑀇	𑀈 𑀉	𑀊 𑀋	𑀌 𑀍	𑀎 𑀏	𑀐 𑀑	𑀒 𑀓
kloussa	𑀀 𑀁	𑀂 𑀃	𑀄 𑀅	𑀆 𑀇	𑀈 𑀉	𑀊 𑀋	𑀌 𑀍	𑀎 𑀏	𑀐 𑀑	𑀒 𑀓
devanāgarī (hindi)	म म	न न	क क	क क	ग ग	त त	थ थ	द द	प प	ब ब
bengali	ম ম	ন ন	ক ক	ক ক	গ গ	ত ত	থ থ	দ দ	প প	ব ব
gujrati	મ મ	ન ન	ક ક	ક ક	ગ ગ	ત ત	થ થ	દ દ	પ પ	બ બ
singhalais	ම ම	න න	ක ක	ක ක	ග ග	ත ත	ඡ ඡ	ද ද	ප ප	බ බ
tibétain	མ མ	ན ན	ཀ ཀ	ཀ ཀ	ག ག	ཐ ཐ	ཐ ཐ	ད ད	པ པ	བ བ
tamoul	ம ம	ந ந	க க	க க	க க	த த	த த	த த	ப ப	ப ப
malayalam	മ മ	ന ന	ക ക	ക ക	ഗ ഗ	ത ത	ത ത	ദ ദ	പ പ	പ പ
khmer	ម ម	ន ន	ក ក	ក ក	ក ក	ត ត	ត ត	ត ត	ប ប	ប ប
thai-lao	ม ม	น น	ค ค	ค ค	ก ก	ต ต	ช ช	ด ด	ป ป	บ บ
birman	မ မ	န န	က က	က က	ဂ ဂ	တ တ	ဗ ဗ	သ သ	ပ ပ	ပ ပ
coréen	ㅁ ㅁ	ㄴ ㄴ	ㅋ ㅋ	ㅋ ㅋ	ㄱ ㄱ	ㅌ ㅌ	ㅍ ㅍ	ㅍ ㅍ	ㅍ ㅍ	ㅍ ㅍ
cri-eskimo (+a)	ᐃ ᐃ	ᐅ ᐅ	ᐇ ᐇ	ᐇ ᐇ	ᐉ ᐉ	ᐊ ᐊ	ᐋ ᐋ	ᐍ ᐍ	ᐏ ᐏ	ᐑ ᐑ
japonais katakana (+o)	マ マ	ン ン	カ カ	カ カ	ガ ガ	タ タ	チ チ	ダ ダ	パ パ	バ バ
japonais hiragana (+o)	ま ま	ん ん	か か	か か	が が	た た	ち ち	だ だ	ぱ ぱ	ば ば
cherokee (+o)	Ꮝ Ꮝ	Ꮞ Ꮞ	Ꮟ Ꮟ	Ꮟ Ꮟ	Ꮡ Ꮡ	Ꮢ Ꮢ	Ꮣ Ꮣ	Ꮤ Ꮤ	Ꮥ Ꮥ	Ꮦ Ꮦ

français	F,f (PH)	V,v (W)	Y,y	R,r	L,l	S,s	Z,z	CH	J,j	H,h	KH/J esp.
cun. oug.		𐎖 𐎗	𐎙 𐎚	𐎛 𐎜	𐎞 𐎟	𐎠 𐎡	𐎣 𐎤	𐎦 𐎧		𐎩 𐎪	𐎬 𐎭
hiérog.	𐀀 𐀁	𐀃 𐀄	𐀆 𐀇	𐀉 𐀊	𐀌 𐀍	𐀏 𐀐	𐀒 𐀓	𐀕 𐀖		𐀘 𐀙	𐀛 𐀜
hiérat.	𐤀 𐤁	𐤃 𐤄	𐤆 𐤇	𐤉 𐤊	𐤌 𐤍	𐤏 𐤐	𐤒 𐤓	𐤕 𐤖		𐤘 𐤙	𐤛 𐤜
démot.	ϣ ϣ	ϥ ϥ	ϧ ϧ	ϩ ϩ	ϫ ϫ	ϭ ϭ	ϯ ϯ	ϱ ϱ		ϣ ϣ	ϧ ϧ
proto-s.		𐤀 𐤁	𐤃 𐤄	𐤆 𐤇	𐤉 𐤊	𐤌 𐤍	𐤏 𐤐	𐤒 𐤓		𐤘 𐤙	𐤛 𐤜
phénic.	𐤀			𐤆	𐤉	𐤌	𐤏	𐤒		𐤘	𐤛
paléo-h.		𐤀	𐤃	𐤆	𐤉	𐤌	𐤏	𐤒		𐤘	𐤛
palmyr.	𐤀 𐤁	𐤃 𐤄	𐤆 𐤇	𐤉 𐤊	𐤌 𐤍	𐤏 𐤐	𐤒 𐤓	𐤕 𐤖		𐤘 𐤙	𐤛 𐤜
sud-arab.	𐩁	𐩃 𐩄	𐩆	𐩉	𐩌	𐩏	𐩒	𐩕		𐩘	𐩛
nabatéen	𐤀 𐤁	𐤃 𐤄	𐤆 𐤇	𐤉 𐤊	𐤌 𐤍	𐤏 𐤐	𐤒 𐤓	𐤕 𐤖		𐤘 𐤙	𐤛 𐤜
coufique		𐤀		𐤆	𐤉	𐤌	𐤏	𐤒		𐤘	𐤛
hébreu	פ	ו	י	ר	ל	ס	ז	ח		ה	כ
grec arc.				Ϝ	Ϛ	ϛ				Ϟ	ϟ
grec	Φ φ	Β β		Ρ ρ	Λ λ	Σ σ ς	Ζ ζ	Χ χ			Χ χ
cyrill.	Ф ф	В в		Р р	Л л	С с	З з	Ш ш	Ж ж		Х х
étrusque	Ϝ Ϝ Ϝ	ϥ ϥ ϥ		Ϟ Ϟ Ϟ	ϟ ϟ ϟ	Ϡ Ϡ Ϡ	ϡ ϡ ϡ	ϣ ϣ ϣ		ϥ ϥ ϥ	ϧ ϧ ϧ
lat. arch.	F I	V		R P	L L	S S				H	
géorgien		ჱ		რ	ლ	ს	ზ	ჩ	ჯ	ჰ	ხ
arménien	Փ ֆ	Վ վ		Ր ր	Լ լ	Տ տ	Հ հ	Շ շ	Ջ յ	Չ չ	Խ ք
ouïgour	𐰉			𐰄	𐰆	𐰇	𐰈	𐰊		𐰋	𐰌
runes	ᚠ ᚡ	ᚢ ᚣ		ᚥ ᚦ	ᚨ ᚩ	ᚫ ᚬ	ᚰ	ᚱ	ᚳ ᚴ	ᚷ ᚸ	
ibérique	𐌲 𐌳	𐌵 𐌶		𐌸 𐌹	𐌼 𐌽	𐌿 𐍀		𐍂 𐍃		𐍅 𐍆	
cyp. (+a)	Ϝ	ϥ		Ϟ	ϟ	Ϡ	ϡ		ϣ		ϧ
cyp. (+o)	ϣ	ϥ		Ϟ	ϟ	Ϡ	ϡ				ϧ
cyp. (+i)	ϣ	ϥ		Ϟ	ϟ	Ϡ	ϡ				ϧ
éthiop.	ፈ ፈ	ፕ ፕ	ፎ ፎ	ፎ ፎ	ፈ ፈ	ፈ ፈ	ፈ ፈ	ፈ ፈ	ፈ ፈ	ፈ ፈ	ፈ ፈ
copte	Ϝ Ϝ	Β Β		Ρ Ρ	Λ Λ	Σ Σ	Ζ Ζ	Χ Χ		ϣ ϣ	ϧ ϧ
syriaque	ܦ ܦ	ܘ ܘ	ܝ ܝ	ܠ ܠ	ܠ ܠ	ܠ ܠ	ܠ ܠ	ܠ ܠ		ܠ ܠ	ܠ ܠ
tifinagh	ⴰ ⴰ	ⴱ ⴱ	ⴲ ⴲ	ⴳ ⴳ	ⴴ ⴴ	ⴵ ⴵ	ⴶ ⴶ	ⴷ ⴷ	ⴸ ⴸ	ⴹ ⴹ	ⴺ ⴺ
pehivi	𑀀	𑀁	𑀂	𑀃	𑀄	𑀅	𑀆	𑀇	𑀈	𑀉	𑀊
arabe	ف	و	ي	ر	ل	س	ز	ح		ح	خ
kharosthi	𑀀	𑀁	𑀂	𑀃	𑀄	𑀅	𑀆	𑀇	𑀈	𑀉	𑀊
brahmi		𑀀	𑀁	𑀂	𑀃	𑀄	𑀅	𑀆	𑀇	𑀈	𑀉
gupta	𑀀	𑀁	𑀂	𑀃	𑀄	𑀅	𑀆	𑀇	𑀈	𑀉	𑀊
kioussa	𑀀	𑀁	𑀂	𑀃	𑀄	𑀅	𑀆	𑀇	𑀈	𑀉	𑀊
devanäg.	फ	व	य	र	ल	स	ज	च		च	ख
bengali	ফ	ব	য	র	ল	স	জ	চ		চ	খ
gujrati	ફ	વ	ય	ર	લ	સ	જ	ચ		ચ	ખ
singhal.	ආ	භ	ඃ	ඌ	ඍ	ඎ	ඏ	ඐ		එ	ඒ
tibétain	ཕ	བ	ལ	ར	ལ	ས		ཅ		ཇ	མ
tamoul		ஃ	஄	அ	ஆ	இ		ஈ		ஊ	஋
malayal.	ഫ	വ	യ	ര	ല	സ		ജ		ച	ഖ
khmer	𑜀	𑜁	𑜂	𑜃	𑜄	𑜅		𑜆	𑜇	𑜈	𑜉
thai-lao	ฟ	ว	ย	ร	ล	ส		จ		ช	ข
birman	𑜀	𑜁	𑜂	𑜃	𑜄	𑜅		𑜆	𑜇	𑜈	𑜉
coréen	ㅍ	ㅂ	ㅇ	ㄹ	ㄴ	ㄷ		ㅈ	ㅊ	ㅅ	ㅆ
cri (+a)		Ꞁ	ꞁ	Ꞃ	ꞃ	Ꞅ		ꞅ		Ꞇ	ꞇ
katakana		フ	ヴ	ル	ル	ス		シ		ホ	フ
hiragana		ふ	わ	る	る	す		し		ほ	ふ
cherokee		ᎆ	ᎇ	ᎈ	ᎉ	ᎊ		ᎋ		ᎌ	ᎍ



Le tracé des lettres rejoint parfois l'art pictural. Il est tentant, à l'inverse, d'interroger la construction de certaines compositions artistiques, les structures dans lesquelles les artistes ont inscrit leurs œuvres : le sens y affleure au travers d'une géométrie secrète qui incidemment peut arborer la forme de telle ou telle lettre, à l'endroit ou à l'envers. Pures coïncidences, peut-être ; mais je ne pouvais rester indifférent à l'émergence de ces signes qui pourraient bien aussi vouloir raconter quelque chose...

Au-delà de la simple imitation des onomatopées, la façon dont un mot est prononcé n'est pas sans influencer sur le sens et l'intention qu'il entend véhiculer, de même que l'on n'a pas recours à n'importe quel son pour exprimer telle ou telle chose. C'est le *ba ba* de la poésie, celle de tous les jours à laquelle chacun de nous fait appel comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Il faut bien reconnaître, par exemple, qu'un « Gare à ta gueule à la récré ! », rehaussé de trois gutturales, est autrement efficace qu'un banal : « Fais attention à toi à la sortie ! »...

Il convient donc d'abord de passer en revue les principaux sons et d'essayer d'y discerner quelques clefs. Le rapprochement de mots d'origines diverses permettra de distinguer les consonances liées au génie d'une langue ou d'une culture, de celles qui trahissent des connotations plus profondes et plus universelles, et qui pourraient être considérées comme des invariants.

Les langues de l'Inde du nord, avec l'implacable logique de l'alphabet devanāgarī, proposent de précieux repères.

	sourdes non aspirées	sourdes aspirées	sonores non aspirées	sonores aspirées	nasalisées
vélaires	KHA	KHA	GA	GHA	NGA
palatales	CHA*	CHHA*	JA*	JHA*	NYA
apicales	TA	THA	DA	DHA	NA
dentales	TA	THA	DA	DHA	NA
labiales	TA	PHA	BHA	BHA	MA
semi-voyelles	YA	RA	LA	VA (ou WA)	
fricatives	SHA	SHA	SA	HA	

* En fait «tch», «dj»,... : sons ponctuels, associés à un bref mouvement de la langue, et non la chuintante «sh» ni la fricative «j».

Les consonnes de l'alphabet devanāgarī, et la répartition correspondante des consonnes françaises

	sourdes non aspirées	sourdes aspirées	sonores non aspirées	sonores aspirées	nasalisées
vélaires	K (Q,C)		G		
dentales	T		D		N
labiales	P	PH	B		M
liquides		R		L	
semi-voyelles		Y		W	
fricatives palatales		CH	J (G)		
fricatives dentales	S (C)		Z		
fricatives labiales		F		V	

Non seulement je ne regarde pas les effets d'harmonie imitative comme une grande difficulté de style, mais je trouverais une immense difficulté à nommer les êtres sensibles sans les faire percevoir plus ou moins à la pensée. Que le poète l'essaye : qu'il fasse bruire les brises à travers les bruyères, murmurer les ruisseaux qui roulent lentement leurs eaux entre les rivages fleuris, soupîrer les scions ondoissants qui se balancent, qui gémissent ; frémir et frissonner les frais feuillages, roucouler la tourterelle ou hurler au loin le hibou ; qu'il fasse se lamenter les vents plaintifs, qu'il les fasse rugir furieux ; qu'il mêle leur clameur effrayante à la sourde rumeur de l'ouragan, au fracas des torrents qui se brisent de roc en roc, au tumulte des cataractes qui tombent, aux éclats des tonnerres qui grondent, aux cris des pins qui se rompent... il ne pourra se dérober à la nécessité d'une imitation qui surgit des éléments mêmes de la parole, et il en sera ainsi dans toutes les nomenclatures des langues dont l'homme a reçu le secret.

On ne peut guère supposer que le poète ait pris une grande part aux terminologies des arts et métiers, par exemple ; il est cependant tout aussi difficile de parler d'eux sans rencontrer le nom véritable des choses ; la flèche vibre, siffle et fuit, la fronde froisse l'air et gronde ; le tympan tinte ; le tocsin tinte et sonne à grands bonds ; le feu pétille sous l'eau qui boutonne, bout et bouillonne ; le marteau retentit, la cognée tombe, la scie grince, l'escopette éclate, le canon ronfle, et le bronze du bourdon s'ébranle en mugissant...

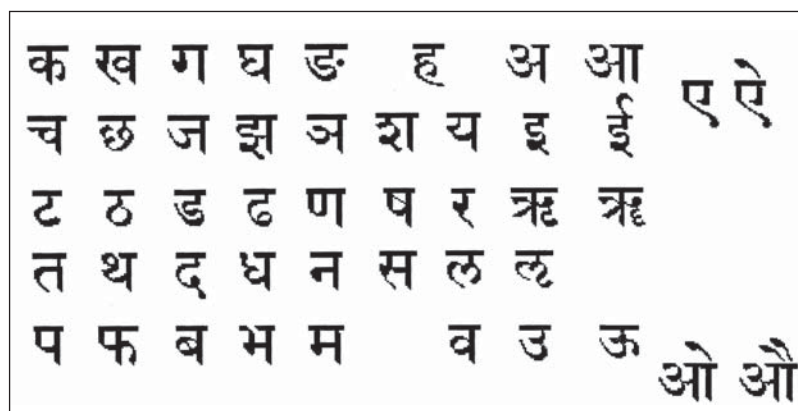
Charles Nodier (MIM 169)

Les 25 premières consonnes y sont rigoureusement classées suivant leur point d'articulation¹, progressant du fond de la gorge jusqu'au bout des lèvres ; suivent les semi-voyelles et les fricatives, tandis que les voyelles sont présentées à part. C'est cette classification - bien élaguée en ce qui concerne notre alphabet - qui me servira de guide pour m'orienter à travers l'univers confus des phonèmes et des graphèmes, des sons et des lettres.

La pensée fortement analytique de la pensée hindoue a même associé à chacune des classes - les *varga* - dans lesquelles sont rangées les 25 premières consonnes une fricative, une semi-voyelle et une voyelle, de manière à rationaliser au mieux l'alphabet. Mais je m'en tiendrai ici à la distinction entre les 25 premières consonnes qui, impliquant un réel blocage de l'expiration, ne peuvent être que ponctuelles, et l'ensemble des autres lettres, y compris les consonnes constrictives. Contrairement aux voyelles, la prononciation des consonnes «ponctuelles» (correspondant en fait aux occlusives) ne peut être isolée ni prolongée : on ne dit pas P, mais PÉ, PA, ou PO, ou PU, ou encore PS, et la détente labiale du P exige la conclusion immédiate de la syllabe. Le S ou le R par contre peuvent être tenus un certain temps avant d'enchaîner sur une voyelle ou sur une autre consonne. Cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne les semi-voyelles, comme le Y ou le W.

Il est évident que de tels tableaux ne sauraient rendre compte de la multiplicité des sons exprimés par les différentes langues du monde, et que la catégorisation des lettres est sujette à bien des déviations et entorses. Ils n'en restent pas moins utiles dans un travail de décryptage comme celui que j'entreprends ici.

¹ Et le grec moderne retrouve le sens de cette classification lorsqu'il rend nos sons B et D en juxtaposant respectivement le M et le P, ou le N et le T.



L'alphabet devanāgarī

Il ne saurait être question de traiter sur un pied d'égalité toutes les lettres, dont beaucoup restent ambiguës, hésitant entre différents tracés ou énonciations : A/aleph est une gutturale en hébreu, et l'«ABC» -alpha-béta-gamma- se prononce «AVGu» en grec (même si le mot «alphabet» désignait à l'origine les deux premières de ces lettres). Certaines équivalences s'établissent naturellement entre des lettres phonétiquement proches quant à leur point d'articulation comme peuvent l'être les sourdes et les sonores : le grec prononce parfois ainsi respectivement le K, le T et le P ; l'arabe rend le P par le B et le V par le F ; en tamoul, T et D, P et B sont équivalents, et dans les syllabaires hittite ou ibérique, il y avait confusion entre le B et le P, le D et le T, le K et le G ; le coréen utilise les mêmes signes pour ces mêmes lettres ou encore pour le R et le L ; en japonais, également, le L se confond avec le R, tandis que Ga et Ka s'écrivent avec le même *kana*...

Les mutations que l'on observe dans l'adoption et adaptation de certaines consonances dans différentes langues ne sont pas moins surprenantes : la racine indo-européenne **ékwos*, «cheval» a ainsi donné l'*equus* latin, mais aussi bien *āśvas* en sanskrit, *hippos* en grec, *epo* en gaulois, *aihva* en gothique ou *ēš* en arménien.

Sans avoir besoin de remonter dans la longue histoire des lettres, où certains signes ne cessent de ressurgir avec des valeurs différentes, il suffit d'observer les dérives entre les alphabets latin, grec ou cyrillique. On assiste, même à l'intérieur d'une seule langue, à des mutations, à des échanges et à des inversions sans fin. A plus forte raison si on se laisse dériver au fil du temps, de l'espace et des cultures, tel son peut être exprimé par plusieurs signes, et tel signe peut être rendu par plusieurs sons : en français, le son K s'écrit K, C, CH ou QU, tandis que C peut se lire comme un S ou comme un K...

Et la perplexité ne le cède en rien lorsque l'on examine les glissements de prononciation d'une langue à une autre : le phonème espagnol J, par exemple, qui peut aussi s'écrire G, se rapproche du CH allemand, du C'H breton, des S et SH assamais ou des translittérations X en wolof ou KH dans les alphabets grec, russe ou arabe, tout en étant absent du français ou de l'anglais. On assiste, à peine sorti de l'Hexagone (et même avant) à une drôle de farandole où les C peut-être S, K, TS ou TCH, où les V deviennent des B ou des F, les TH rejoignent les Z ainsi que les D, lesquels peuvent aussi se rouler comme des R... Il suffira de citer le cas célèbre de la ville polonaise de Lodz - ou plus précisément Łódź -, dont le nom se prononce "*woudj*", pour ramener mon analyse à sa juste mesure.

Même si elles paraissent plus stables que les voyelles, les consonnes ne se privent pas de muter¹ ou de s'effacer avec le temps ou en migrant vers d'autres lieux, et il est inévitable que l'orthographe soit sujette à quelques entorses en des cultures qui ignorent certains sons, imprononçables pour elles, tandis qu'elles se complaisent à d'autres sonorités : pour s'en tenir à des filiations simples, les Andécaves deviennent les Angevins, Artus se transforme en Arthur, Merlin s'appelle Marzen en breton et Myrddin en gallois, *pater* donne *father* en anglais et *Vater* en allemand, le mois d'*aprilis* se change en «avril», et André Rivier (CDB 25) peut relever les avatars du verbe «porter», *to bear* en anglais, qui devient, à la première personne du pluriel, *bharamas* en sanskrit, *pheromes* en grec dorique, *ferimus* en latin, *berames* en haut allemand et *beremu* en vieux slave...

Je dois, en tout état de cause, signaler l'absence dans les pages qui suivent de certaines des lettres de notre alphabet, qui ne sont en fait que de simples travestissements :

le C, qui se substitue à deux autres lettres, le K et le S, mais qui garde le souvenir d'avoir été originellement dur («cinéma» est de la même famille que «kinésithérapie» et se retrouve dans le *kino* russe),

le Q, qui n'est qu'un succédané du K,

le W, qui remplace le V, quand il n'est pas la semi-voyelle OU,

le X, qui additionne simplement les sons K et S, ou K et Z.

Le G, quant à lui, représente en fait le Gu dur, et n'a qu'incidemment été amené à adopter la prononciation du J.

Certains sons simples par contre s'obstinent à être absents de notre alphabet, quand ils ne restent pas carrément inconnus : le CH et le GN (le *ñ* espagnol), qui sont privés d'écriture propre,

les consonnes aspirées des alphabets indiens ou autres qui associent le H au K, au G, au T et au D, tandis que l'on peut considérer que le F et le V correspondent plus ou moins au PH et au BH,

et bien sûr les gutturales arabes, le *jota* espagnol ou le CH allemand, pour ne parler que des plus courants.

Je me propose néanmoins, toutes ces réserves faites, d'essayer de démêler quelque peu l'écheveau des multiples alphabets et d'y détecter certaines constances.

¹ De préférence en conservant le même point d'articulation (guttural, vélaire, dental, labial, lingual...), mais c'est loin d'être là une règle...

LES ANTECEDENTS

*Pour la pensée magique, ou primitive, les noms ne sont pas des symboles arbitraires,
mais une part vitale de ce qu'ils définissent.*

Jorge Luis Borges (ENQ 212)

Il est évident que, bien avant les habiles constructions de Kipling ou de Hugo, et la poétique intuition de Rimbaud, l'homme s'est posé des questions. Il n'a pas manqué de s'interroger sur l'origine et la valeur des sons et des lettres qui composent les mots qu'il utilise. Il n'a pu se résoudre à les considérer comme des données conjoncturelles, défiant toute justification, et il s'est longuement penché sur ce miroir de signes qu'il s'était forgé, ou que Dieu lui avait confié pour exprimer l'immensité du monde : il était nécessaire qu'il existât une relation entre les mots et les objets qu'ils désignaient.

L'idée de faire parler les lettres n'a donc rien de neuf, même si elle en a toujours laissé certains sceptiques et si la linguistique moderne préfère la boudier. Bien des clefs ont été utilisées pour expliquer de quelle façon le langage ou l'écriture pouvaient exprimer la nature, profonde ou apparente, des choses, et je ne saurais mieux faire qu'inciter le lecteur à se reporter aux *Mimologiques* de Gérard Genette (MIM) pour en suivre l'exposé détaillé. On y découvre le développement à travers les âges, et au rythme de l'évolution de la pensée humaine et de la transformation des multiples langues du monde, d'une discipline qui n'échappe pas à un certain arbitraire.

Les arguments avancés semblent souvent rejoindre des questionnements aussi essentiels que ceux qui concernent le sexe des anges ou l'antériorité de l'œuf ou de la poule, et ils s'accrochent fort bien de la futilité des salons du XVIII^e siècle où ils ont particulièrement fleuri. Ils n'en touchent pas moins à des interrogations fondamentales de l'homme sur l'homme, et il ne saurait être question d'éluder le sujet.

On ne peut s'empêcher en effet, au fil de cette histoire, d'entrevoir des jalons, des points d'ancrage du sens dans le son, et du signe, de la forme de la lettre à la fois dans le son et dans le sens : flashes passagers, souvenirs d'une lointaine superposition qui se situerait en quelque temps idéal et chimérique, vestiges d'une hypothétique identité, que celle-ci soit d'origine et en grande partie oubliée, ou bien qu'elle soit à venir et tende sourdement à se faire jour à travers l'usage quotidien du langage.

nature et convention

Il n'est pas question de retracer ici l'histoire du langage et de l'écriture, qui a été déjà maintes fois développée par des auteurs plus compétents que moi. Quelques rappels ne seront pourtant pas inutiles pour donner le ton et suggérer quelques pistes.

Notre alphabet est le fruit d'une longue élaboration ; on le trouve préfiguré dès le XI^e siècle av. J.C. avec l'alphabet phénicien, et même trois siècles plus tôt avec l'alphabet cunéiforme d'Ougarit. Son ordonnancement interne et le sens particulier à donner à chacune des lettres qui le composent, ne sauraient donc être étrangers à la symbolique de ces premiers modes de transcription ou de ceux qui leur sont apparentés comme l'alphabet hébraïque qui a fait l'objet de tant d'exégèses.

Car, dès leur création, les lettres ont été porteuses de sens, ne serait-ce que parce que leur origine est doublement pictographique : les mots ont d'abord été désignés par des dessins, qui ont peu à peu évolué vers une forme simplifiée, jusqu'à devenir, pour certains d'entre eux, de simples signes. Tels sont les idéogrammes chinois. Tels sont également les hiéroglyphes égyptiens dont un certain nombre ont cessé d'être illustratifs pour endosser une fonction phonétique et traduire un son, une consonne. D'autre part, les premières écritures proprement alphabétiques représentent chaque lettre au moyen du pictogramme d'un mot dont elle est le son initial : la lettre sémitique *noun*, «poisson», a repris la forme pisciforme du hiéroglyphe égyptien *ha*, en lui attribuant le son N, et c'est l'image de la tête (*resch* dans les langues sémitiques) qui a évolué au cours des siècles pour former le R latin. Mais ces correspondances pouvaient rester purement conjecturales, anecdotiques, et l'évolution des langues les a rejetées dans une nébuleuse incertitude. Les rapports entre signes, sons et sens, toutefois, loin de s'estomper, ont eu tout loisir de s'enrichir et de se complexifier. Et c'est là qu'intervient la « mimologie » : l'étude, au-delà de la simple imitation par le geste ou le dessin, d'une « mimique vocale » ou graphique.

Deux tendances en fait n'ont cessé de s'opposer, et toutes les théories oscillent entre une approche « conventionnelle » et une approche « naturelle » : « *Le langage ne peut être qu'arbitraire, c'est-à-dire effet soit du hasard soit du caprice individuel, ou «nécessaire», c'est-à-dire justifié par une relation directe entre le «nom» et l'«objet»* » (MIM 120). Dans le premier cas, aucun rapport ne s'impose entre son et sens ; dans le second, les mots cherchent à reproduire, ou du moins à évoquer ce qu'ils désignent, ce qui pourrait impliquer que « *tous les hommes, si dispersés qu'ils aient été à l'origine, ont spontanément, sans se connaître et sans s'être donné le mot, inventé la même langue en divers points du globe* » (MIM 229).



Les Phéniciens ont fait appel à des hiéroglyphes pour donner forme à leurs lettres. C'est ainsi que le *noun* et le *resch*, initiales des mots désignant le poisson et la tête, ont engendré le N et R dont nombre de langues ont hérité.

Le nom est, semble-t-il, une façon de mimer par la voix ce que l'on mime et nomme, quand on se sert de la voix pour mimer ce que l'on mime.

Platon, *Cratyle* (CRA 423b)

Mais les choses ne sont pas si simples. Car ou bien nous avons affaire à une langue inventée de toutes pièces (mais par qui, et sur quels critères ?) et ratifiée par la communauté, ou bien les mots et les règles les associant se sont naturellement formés et développés au contact de l'environnement (et c'est ce qui semble aujourd'hui le plus vraisemblable). Dans les deux cas, cependant, les approches ne s'excluent pas nécessairement : une langue inventée peut très bien justifier le choix des mots par référence à une certaine imitation de la nature, et tel a été le projet caressé par certains « mimologistes » soucieux de promouvoir une langue plus juste ; tandis qu'une langue spontanée pourrait se développer anarchiquement, sans qu'aucun lien ne s'établisse entre son et sens. Et la fragilité de la thèse naturaliste se fait bien jour dans ce soupir quelque peu dubitatif de Leibniz : « *Il faut bien qu'il y ait quelque raison pour que tel mot ait été assigné à telle chose* » (MIM 60), tandis qu'à la même époque Turgot, dans l'article « Etymologie » de l'*Encyclopédie*, assénait la thèse adverse : « *Les mots n'ont point avec ce qu'ils expriment de rapport nécessaire.* »

Platon - et d'autres probablement avant lui - a parfaitement exposé ce dilemme dans son *Cratyle* où Socrate prend alternativement le parti de la « *thèse naturaliste, selon laquelle chaque objet a reçu une « dénomination juste » qui lui revient selon une convenance naturelle* », et celui de la « *thèse conventionaliste selon laquelle les noms résultent simplement d'un accord et d'une convention entre les hommes* » (MIM 11). Y a-t-il, pour chaque chose, un mot « juste », idéal, qui rende compte de sa nature et de son essence, et dans ce cas comment se fait-il que les « barbares » aient pour désigner cette chose un autre mot que les Grecs ? Et la thèse naturaliste peut nous entraîner jusqu'à l'absurde lorsque Cratyle, se heurtant à un exemple contredisant sa théorie, décrète à l'intention de son interlocuteur : « *Ton nom n'est pas Hermogène, même si tout le monde te le donne.* »

Socrate considère que les mots, dans la mesure où ils paraissent « justes » - au même titre qu'un outil est « juste », c'est-à-dire adapté au matériau qu'il est appelé à travailler et au travail qu'on attend de lui -, doivent avoir été créés par quelque « législateur » supérieur. Mais l'état actuel de nos connaissances en arrive à nous présenter l'usage comme étant le meilleur des législateurs (le « droit coutumier » en quelque sorte), faillible sans doute, mais plus proche de l'intimité, de la nature profonde des choses, et plus apte à rendre compte de la diversité du monde qu'un quelconque décisionnaire autoritaire (mais Platon est-il bien dupe, puisque le sens premier du mot *nomos*, la « loi », qu'il utilise pour désigner la source des noms, des *onoma*, est en fait : « *usage, coutume ayant force de loi* » ?).

Si le langage de l'homme est une convention, comment cette convention s'est-elle établie sans langage ?

Fabre d'Olivet (LHR VI)

Quelques-unes des « étymologies » proposées par Michel Leiris, telles que les a isolées Gérard Genette :

Bethléem = haleine de bêtes
Éclair = éclipseclaire
Expérience = expédient d'espérance
Verglas = verre, glas
Cratère = il crache la terre
Clergé = « j'éclaire » à l'envers
Philistins = fil d'intestins aux instincts indistincts.

(MIM 367 à 370)

On fait en général appel, pour décider de la justesse d'un mot, à deux types d'arguments qui s'épaulent mutuellement :

- d'une part, « la concordance entre la qualité sensible des mots et celle des choses » (MIM 43), la « mimique vocale » qui veut restituer le son des choses, ce qui reste élémentaire dans le cas des onomatopées mais beaucoup moins évident pour les objets silencieux ou les idées abstraites (encore que le recours à la sensation puisse par exemple rendre compte de la rudesse du R, du roc, du moelleux du L, de la laine, ou de la volupté du V). C'est ainsi que, sur ce terrain pour le moins subjectif, Denys d'Halicarnasse trouve que le L flatte l'oreille, que le R l'irrite, que le S est désagréable et que les M et N sont claironnants, tandis que Varron distingue des sonorités rugueuses (*trux, crux*), lisses (*luna*), rabougries (*hic*), étalées (*facilitas*), dures ou moelleuses. Cette analyse fera son chemin à travers les siècles, et certaines intuitions pourront même se voir confirmées par la psychologie expérimentale.

- d'autre part, les étymologies et jeux de mots qui explicitent, souvent bien artificiellement, la composition de tel ou tel mot ; c'est ainsi que Varron rapproche *canis* (chien) de *canere* (chanter) ou *hiems* (hiver) de *hiatus* (ouverture de la bouche, parce qu'en hiver l'haleine est visible) », et que saint Augustin relève, pour le mot *verbum* (mot), « quelques étymologies discordantes telles que *verberare aurem* (*frapper l'oreille*), *verberare aerem* (*frapper l'air*), *verum* (*vérité*) ou, plus précisément, *verum boare* (*faire retentir la vérité*) » (MIM 41). Le Moyen Age chrétien sera friand de ces rapprochements, tel celui qui assimile *homo* à l'humus, ou qui retrouve dans *malum* aussi bien la pomme (de la tentation d'Eve) que le mal. Et cette recherche de sens au fond des mots se poursuivra jusqu'au XXe siècle, par exemple avec les étymologies fantaisistes d'un Michel Leiris.

Aulu-Gelle, citant Nigidius, expose dans *Les Nuits attiques* (NAT X 4), la façon dont le langage exprime les intentions du locuteur : « *Quand nous disons vos (vous) nous faisons un mouvement de la bouche en accord avec ce que le mot veut montrer, nous mettons en mouvement insensiblement le bout des lèvres et nous dirigeons le souffle et l'haleine en avant et vers ceux avec qui nous conversons. Mais au contraire quand nous disons nos (nous), nous le prononçons sans laisser s'écouler et sans diriger le souffle de la voix ni porter les lèvres en avant, mais nous retenons à la fois notre haleine et nos lèvres pour ainsi dire en nous-mêmes. Il se passe la même chose ainsi pour les mots tu (toi) et ego (moi) ainsi que tibi (à toi) et mihi (à moi).* »

Une autre piste consiste à supposer que le langage se réfère aux organes qui le génèrent. C'est ce que suggèrent la gutturale G du «gosier» ou de la «gorge», les dentales D et T de la «dentition», la labiale B de la «bouche», la nasale N du «nez» ou la linguale L de la «langue».

Mais de là à admettre que chaque lettre ne serait « *que la peinture de la forme que prend la langue pour prononcer cette lettre* » (MIM 142), ou que les mots seraient nés de l'effort des organes phonateurs pour recopier, par leur forme et leur mouvement, l'objet désigné¹... Tout juste peut-on reconnaître dans le O la forme de la bouche qui le prononce (et l'expression d'étonnement qui peut s'exprimer à travers cette voyelle), ou dans le I le trait que dessine horizontalement cette même bouche. Cela n'empêche pas Dominique Aubier d'aller encore plus loin dans cette direction : selon elle (PRL), la forme des lettres hébraïques représenteraient autant de coupes anatomiques du cerveau humain.

John Wallis, au XVII^e siècle, présentant la langue anglaise comme un idéal de langue mimétique, a pu expliciter la signification des mots, considérés comme fondamentalement monosyllabiques : il les décompose en groupes initiaux de consonnes, qui déterminent autant de racines signifiantes, et en groupes terminaux associant voyelles et consonnes, qui modulent le sens de la racine. Ce jeu de mécano littéral lui permet par exemple d'expliquer ainsi le mot *sparkle* (étinceler) : SP-AR-K-LE = dispersion + crépitation aiguë + interruption subite + répétition dans le temps, tandis que dans *sprinkle* (asperger), la finesse des gouttelettes remplace la crépitation. Ce type d'analyse connaîtra bien des émules. C'est ainsi que, de nos jours, Yannick Le Boulicaut a pu répertorier, à la suite de Jean Tournier, un certain nombre de sonorités communes au français et à l'anglais dans son *Dictionnaire anglais-français des idéophones* (DID).

Le XVIII^e siècle est prolixe en essais pour expliciter les subtils sous-entendus des mots, et Court de Gébelin, notamment, y présente, selon les termes de Gérard Genette, « *l'image même du mimologiste heureux* », confiant dans l'identité profonde entre les mots et les choses.

Cependant Charles Nodier, qui crée le mot « mimologisme », part en quête, comme le dit Bachelard, d'« étymologies imaginaires », tandis que Renan change de cap et ramène le problème sur le plan subjectif. Tout en tirant un trait définitif sur la possibilité d'une origine commune des langues, il recherche l'origine des mots « *dans l'homme et non plus au-dehors* » (DOL 132). Il accorde aux « hommes primitifs », comme à l'enfant et à l'homme du peuple, l'« *art de donner des noms aux choses* » en épiant « *en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes les voix du dehors* » et en les rendant « *en articulations, en parole* » (MIM 244) : « *Le peuple est le véritable artisan des langues, parce qu'il représente le mieux les forces spontanées de l'humanité (...). Les idiomes les*

¹ L'abbé Moussaoud, dans son *Alphabet raisonné* (ALR) voyait aussi dans certaines lettres la forme de l'organe qui les prononce : la bouche ouverte avec le trait de la langue pour le A, les deux lèvres jointes, de profil, pour le B, ou la lèvre supérieure pour le P...

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O...

Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*

Quelques « groupes initiaux » isolés par Wallis :

STR = force, effort
 ST = force moins grande
 THR = mouvement violent
 WR = obliquité, torsion
 BR = bris, rupture
 CR = quelque chose de rompu, tordu ou courbé
 SHR = forte contraction
 GR = quelque chose de rude ou dur, pénible, désagréable
 SW = agitation silencieuse, léger mouvement latéral
 CL = adhérence, rétention
 SP = expansion, dispersion
 SL = glissement silencieux
 SQ, SK, SCR = compression violente.
 Parmi les groupes finaux, ASH désigne quelque chose de clair, d'aigu, tandis que USH renvoie à quelque chose d'obscur, de silencieux, tous deux suggérant un mouvement rapide et furtif à fin graduelle.

d'après Gérard Genette (MIM 49)

Les noms des choses, parlés, ont été l'imitation de leurs sons, et les noms des choses, écrits, l'imitation de leurs formes. L'onomatopée est donc le type des langues prononcées, et l'hieroglyphe, le type des langues écrites.

Charles Nodier (MIM 150)

Le spontané est à la fois divin et humain.

Ernest Renan, *De l'origine du langage* (DOL 94)

Les lettres ne restent pas « lettres mortes », mais sont parcourues par la sève d'une précieuse kabbale, qui les arrache à leur immobilité dogmatique et les anime, jusqu'aux extrêmes pointes de leurs rameaux. Très naturellement, l'A se transforme en échelle de Jacob (ou échelle double de peintre en bâtiment) ; l'I (un militaire au garde-à-vous) en colonnes de feu ou de nuées, l'O en sphéroïde originel du monde, l'S en sentier ou en serpent, le Z en foudre qui ne peut être que celle de Zeus ou de Jéhovah.

Michel Leiris, *La Règle du jeu - Biffures*

*Ne sens-tu pas combien les images sont loin de renfermer le même contenu que les objets dont elles sont les images ?
(...) Il serait risible le traitement que les noms infligeraient aux objets qu'ils désignent, s'ils étaient faits de tout point à leur ressemblance. Tout serait double, sans qu'on pût y distinguer où est l'objet lui-même et où est le nom !*

Platon, *Cratyle* (CRA 423d)

plus beaux et les plus riches sont sortis avec toutes les ressources d'une élaboration silencieuse et qui s'ignorait elle-même (...) La langue des enfants et du peuple est d'ordinaire plus expressive que la langue consacrée par les grammairiens. » (DOL 95-96)

Et tandis que Renan explique qu'« *un même objet se présente aux sens sous mille faces, entre lesquelles chaque famille de langues choisit à son gré celle qui lui parut caractéristique* » (DOL 138) - ce qui explique par exemple la multiplicité des dénominations du tonnerre, « *toutes évidemment formées sur la nature* » -, Paul Valéry revient en arrière et affirme péremptoirement qu'« *il n'y a aucun rapport entre un son et le sens d'un mot. La même chose s'appelle HORSE en anglais, IPPOS en grec, EQVVS en latin, et CHEVAL en français ; mais aucune opération sur aucun de ces termes ne me donnera l'idée de l'animal en question ; aucune opération sur cette idée ne me livrera aucun de ces mots.* » (VAO 1333)

Quoi qu'il en soit, la plupart de ces tentatives restent problématiques dans la mesure où elles cherchent à systématiser une démarche et à établir une théorie générale à partir de cas fragmentaires. Leur tort, ou du moins leur limite, a été de vouloir tout réduire à quelques règles, avec comme objectif secret ou avoué la tentation utopique de forger - de toutes pièces ou bien sur la base des langues existantes - la langue idéale, la langue nécessairement unique dont les mots représenteraient parfaitement ce qu'ils énoncent ; à moins qu'il ne s'agisse de restaurer la langue primordiale d'un âge d'or mythique, dont il ne subsisterait que des traces. Et cette langue primordiale, faute d'avoir été conçue par le parfait « législateur » auquel faisait allusion Platon, serait au mieux la langue transmise par Dieu aux hommes, ou au pire celle élaborée par Adam lorsque Yahweh lui commanda de nommer les animaux. Et si, dans la seconde hypothèse, on peut supposer qu'Adam ait eu recours à une imitation de la nature, faut-il pour autant supposer que la langue divine ait été purement arbitraire et dénuée de tout fondement ?

Shi Huangdi, le « premier empereur », celui qui entreprit d'édifier la grande muraille de Chine, brûla tous les livres et, en même temps, voulut attribuer aux choses leur juste nom. Pour lui, et donc pour ses sujets, le monde devait attendre son bon vouloir d'empereur pour commencer à exister.

Il est dit qu'on ne (re)connaît que ce que l'on peut nommer, et que la réalité des choses est subordonnée au nom qu'on leur donne. L'univers a de fait été recréé par les lettres. Cela paraît d'autant plus vrai si l'on considère la multitude des livres qui le représentent et le reproduisent dans la multiplicité de ses aspects : un miroir qui réfléchit la réalité et permet de la penser. La tradition chrétienne, passionnément relayée par Borges, va jusqu'à concevoir le monde sensible comme un vaste livre ouvert qui, au même titre que la *Bible*, donne accès à la connaissance de Dieu. Inversement, se plonger dans l'étude des livres, et de leurs plus minimes constituants que sont les lettres, peut conduire à cette même connaissance : de profondes vérités se cachent dans leurs replis, et l'on ne peut qu'en gratter la couche superficielle pour y surprendre des fragments de sens.

Telle est la grande ambition de la tradition hébraïque et de la kabbale : en dehors de toute logique « mimologique », un formidable travail de réflexion sur les lettres, leurs formes, leurs valeurs, leurs noms et leur utilisation dans la *Bible*. Chacun, dans sa pratique personnelle, est appelé à choisir une lettre qui sera pour lui un guide, un support pour la méditation et le déroulement de sa vie spirituelle, un peu comme l'hindou choisit de se consacrer à tel ou tel aspect de la divinité, ou encore comme le catholique peut adopter un saint de prédilection pour l'accompagner dans sa vie et dans sa réflexion intime. En fait, les lettres hébraïques, qui furent données par Dieu à Moïse, apparaissent comme des entités dotées d'une existence (graphique et sonore) propre et immuable, définie de toute éternité. Ce sont elles qui engendrent mots et significations en entrant en contact, en s'unissant, en interagissant entre elles. Ce qui permet à la spéculation d'ausculter chaque mot, chaque lettre, chaque partie de la lettre pour y déchiffrer le sens caché de l'Écriture.

De même, les houroufis expliquent, en ce qui concerne l'islam, que Dieu a d'abord enseigné 32 lettres à Adam, mais que certaines d'entre elles ont été perdues : « *Tout l'univers est le produit de ces lettres, mais c'est dans l'homme qu'elles se manifestent.* » (DDS 564) Et la discipline du da'wah faisait appel à leurs vertus pour développer et systématiser la science des lettres.

Il en résulte que, pour ces traditions, les lettres détiennent un formidable pouvoir magique ; elles sont capables de créer des mondes et de transmettre la vie : « *Qui possède l'arcane des lettres*

le mot, la lettre et la chose

Vingt-deux lettres fondamentales : Dieu les dessina, les grava, les combina, les pesa, les permuta et produisit avec elles tout ce qui est et qui sera.

Sepher Yetsirah II

L'Histoire est comme un immense texte liturgique, où les iotas et les points valent autant que des versets ou des chapitres entiers, mais l'importance des uns et des autres est indéterminable et profondément cachée.

Léon Bloy, L'Ame de Napoléon

L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses (...) Il n'y a pas, dans la vaste Bibliothèque, deux livres identiques (...) Ses étagères consignent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est-à-dire tout ce qu'il est possible d'exprimer, dans toutes les langues.

Jorge Luis Borges, La Bibliothèque de Babel

Le corps reste lié à l'écriture par la vision qu'il en a : il y a une esthétique typographique. Tout livre est donc utile, qui nous apprend à distancer la simple lecture et nous donne l'idée de voir dans la lettre, à l'égal des anciens calligraphes, la projection énigmatique de notre propre corps.

Roland Barthes (CDE 5)

A B C D
 E F G H
 I J K L M N
 O P Q R S T
 U V X Y

L'ordre de l'alphabet latin tel qu'il a été mis en évidence par Charles Limousin



Suite : [SDL03Indefini.pdf \(cinelegende.fr\)](#)

détiennent les clefs de la création. » (DDS 342). Et les ogam, les anciens caractères irlandais, qui n'étaient en fait utilisés que dans le cadre de la divination, manifestaient un semblable pouvoir.

De son côté, Charles Limousin a cru retrouver dans notre alphabet latin, dont il postule l'antériorité par rapport à tous les autres alphabets, les traces d'une « kabbale littéraire »^(KLO). Pour lui l'ordre des lettres, loin d'être arbitraire et désordonné, trahit les significations qu'il convient de leur donner dans toutes les langues du monde : les voyelles y sont considérées comme les barres de mesure qui le scandent, en déterminant plusieurs groupes de consonnes. Ainsi, les C G K Q et X de la troisième colonne sont signes de génération, de puissance et de connaissance, les B F P et V manifestent la vie, l'existence, l'être, tandis que D H L R et Y sont les lettres de la divinité, dans sa totalité et son unicité, ou encore celles de l'article défini.

À un tout autre niveau, les enlumineurs, et bien d'autres à leur suite, ont soumis les lettres à un intense travail d'interprétation graphique. Ils ont scruté leurs formes et y ont reconnu toutes sortes d'accords avec l'homme et la nature. Calligraphes et dessinateurs se sont régalés à faire entrer des figures dans des lettres et des lettres dans des figures ; mais il faut bien reconnaître que ces exercices trahissent bien souvent la pureté de la lettre et le sens qui est le sien : cet effort pour y inscrire des formes connues, le plus souvent dans l'arbitraire le plus total, est plus proche du contorsionnisme ou de l'instrument de torture que d'autre chose ; ce ne sont que jeux gratuits, peut-être amusants ou séduisants quand ils ne sont pas de simple mauvais goût, et en tout cas stériles.

Je dois préciser au terme de ce rapide panorama que c'est un peu dans la continuité, mais surtout en marge de toutes ces réflexions artistiques, linguistiques ou philosophiques que je me situe. Et s'il m'est arrivé de m'y reporter, je ne puis dire que je me sois vraiment appuyé sur ces différents travaux dont l'ensemble paraît plutôt hétérogène.